



Stefano Savona

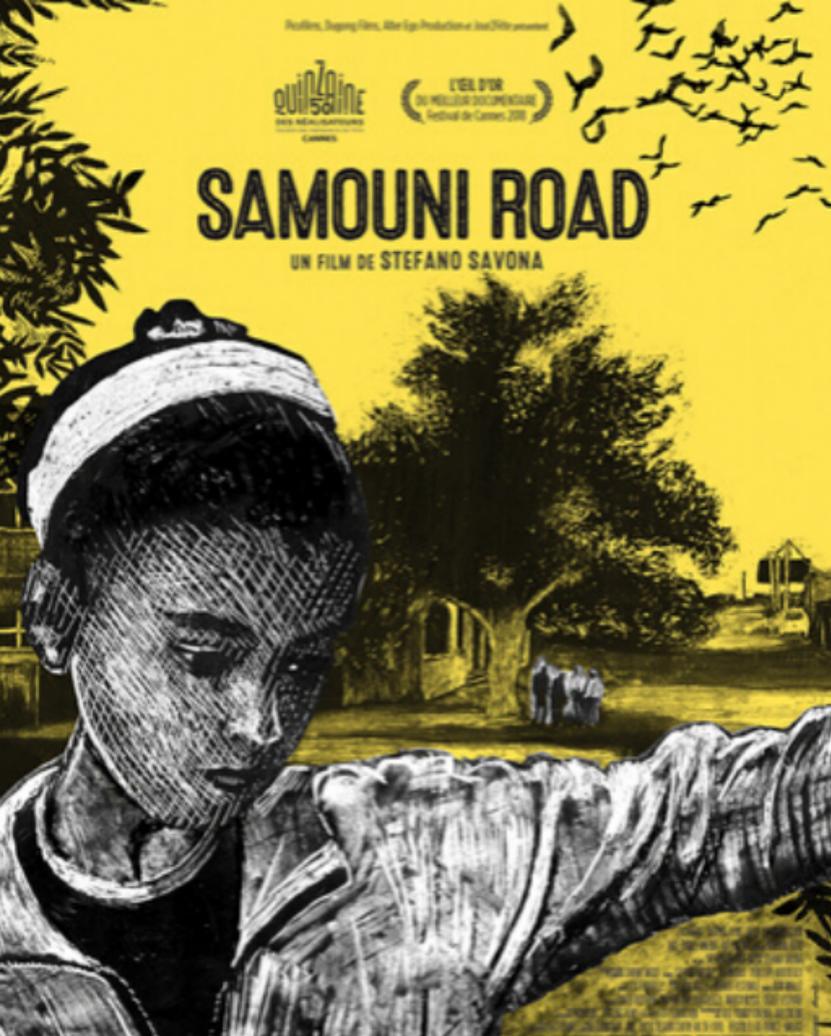
*Rencontre avec le réalisateur sicilien du film
Samouni Road*

—

*« Le cinéma, c'est d'abord
l'inconfort,
c'est ça qui, avant tout
donne puissance et sens à la
présentation
du vrai. »*

—

Stefano Savona



SAMOUNI ROAD

Dans la périphérie rurale de la ville de Gaza , la famille Samouni s'apprête à célébrer un mariage. C'est la première fête depuis la dernière guerre. Les habitants que l'on voit filmé par S. Savona ont perdu un grand nombre de leurs parents, leur maison et leurs oliviers. Le quartier où ils habitent est en reconstruction. Ils replantent des arbres et labourent les champs, mais une tâche plus difficile encore incombe à ces jeunes survivants : reconstruire leur propre mémoire. Au fil de leurs souvenirs, Samouni Road dresse un portrait de cette famille avant, pendant et après l'événement qui a changé leur vie à jamais. Cela à travers les yeux d'Amal, une petite fille protagoniste du film documentaire.

D'après la Source suivante : http://www.film-documentaire.fr/4DACTION/w_fiche_film/52502_1

Répondant à l'invitation des classes de 1ère PCEPC (Chimistes), des élèves de la classe de 1ère GA (Gestion administration) et la classe IBMA (Horlogerie), Stefano Savona est venu nous rendre visite au lycée Marcel Dassault le 5 décembre 2019. Nous l'avons reçu dans le bâtiment des ateliers et il s'y est trouvé fort à son aise.

Au début peu de personnes parlaient mais nous nous sommes emparés de la parole. Durant cette rencontre, certaines réponses furent très intéressantes, c'est celles que nous avons sectionnées pour vous.

L'AUTEUR NOUS PRÉSENTE SON FILM :

La première scène que l'on voit à l'écran, c'est presque la dernière que j'ai filmée. On voit qu'Amal met le bandeau devant ses yeux. Que se passe-t-il dans sa tête ? Qu'est-ce que signifie ce geste ? Que se passe-t-il derrière ses yeux lorsqu'elle les ferme ? J'ai compris qu'on pouvait faire des images, des passerelles entre elle comme je la filme et ses propres souvenirs. Les dessins d'animation les transfèrent et nous avons ainsi accès à sa mémoire. C'est important de préciser cela car c'est la clé pour comprendre la place de l'animation dans ce film. C'est l'histoire qu'il y a à l'intérieur de l'histoire. Et puis cela pose la question de comment se reconstruire lorsque tout est détruit ? Comment accéder au vrai souvenir ? Et pour quoi faire ?

Sur la place dans le village, il y avait également des journalistes. Ces journalistes posaient des questions et filmaient les habitants ainsi. Quand tous les journalistes sont partis, j'étais le seul à rester. Beaucoup de télévisions ont fait des reportages sur cette même famille. Pour faire des reportages rapides la plupart du temps. Ce film n'est pas un reportage « Pourquoi tu ne pars pas ? » m'a demandé la famille. J'ai envie de faire un film, leur ai-je répondu. Là, ils ont raconté des choses qui n'étaient pas liées à la guerre mais à leur passé, avant... Les habitants étaient très étonnés et c'est là que le film a commencé à se mettre en place.



Je suis parti puis revenu une autre fois. J'ai connu cette famille au lendemain du massacre, du bombardement. J'ai commencé par rencontrer et discuter avec les garçons. Au début ce n'était pas Amal qui était filmée. Puis la mère d'Amal m'a raconté les histoires liées à la famille. A cette époque Amal était à l'hôpital car elle avait été blessée très grièvement...

L'idée était d'écrire ce film à partir du point de vue d'un enfant qui ouvre sur tout autre chose que sur le seul sujet de l'identité. Il fallait permettre l'identification mais aussi aller bien au-delà. Mon film n'est pas un reportage, c'est du documentaire qui raconte une histoire particulière, celle d'une enfant, d'une famille. Donc, on devait passer par un procédé d'identification. Ce n'était pas évident au début. Si c'était du cinéma, on devrait passer par ce procédé et c'est Amal qui nous permet de nous identifier.

L'INTERVIEW

Pourquoi choisir Amal comme protagoniste ?

J'ai été touché en voyant cette petite fille qui se bat pour trouver sa place dans sa famille et dans la vie. C'est une fille, une aînée, une survivante plus qu'une martyre manquée. Lorsque j'ai visionné toutes les images, j'ai compris qu'elle était comme un lien, un fil rouge parmi tous les témoignages recueillis. Et, dans tout film, on a besoin de s'identifier à un personnage central pour que cela fonctionne. J'ai choisi de dire ce qui se passait dans sa tête, de remettre en scène comme une mémoire, un souvenir.

Comment va Amal aujourd'hui ?

Amal a aujourd'hui 21 ans, elle a un enfant et suit une formation à l'université. Amal va très bien elle est très active sur Facebook, elle était considérée comme martyre mais en fait elle est une leçon de vie, car elle continue sa vie normalement, si on veut...

Comment avez-vous réussi à franchir les frontières de Gaza ?

Je suis passé par des tunnels de contrebande à plus de 30 mètres sous terre et ai rampé à quatre pattes pendant ¾ d'heure avant d'arriver à Gaza. J'avais une caméra, un sac avec des câbles et des affaires pour me changer. J'avais emprunté ce chemin car je n'avais aucun papier attestant mon droit d'être sur le territoire, j'étais là-bas en toute illégalité.

Lorsque l'on n'est pas journaliste, est-il facile de rentrer dans la bande de Gaza avec une caméra et quelles sont vos relations avec l'Etat d'Israël ?

Déjà en tant que journaliste, il est difficile de rentrer dans la bande de Gaza sans une carte de presse. Au moment de la guerre, il n'y avait aucun journaliste qui avait le droit de rentrer jusqu'à la dernière semaine de guerre parce que l'Israël l'avait empêché et n'avait pas donné de permission de passage. L'Egypte non plus. Il y a une règle en Egypte, dès qu'il y a une frontière, on paie. Je suis arrivé là-bas et j'ai sorti un papier de ma poche, c'était une carte de cinéma à Paris sur laquelle il n'y avait pas de photo et j'ai fait croire à la police que c'était une carte de presse. C'est comme ça que je suis arrivé jusqu'à la frontière. Après, il y a eu, comme par hasard, une semaine avant la fin de la guerre, une annonce comme quoi si on avait une autorisation de notre propre ambassade on avait le droit de passer à Gaza. J'ai donc fait, tout seul, un vrai-faux papier de l'ambassade. Lorsque je suis arrivé à la frontière, je l'ai montré et suis passé sans que jamais ils ne vérifient.

Combien a coûté le film ?

Au départ, sans ajout, le documentaire devait coûter à peu près 100 000 euros. Puis, avec l'ajout nécessaire de la partie animation, le recours au dessinateur en chef italien et son équipe de 40 personnes, cela a pris 10 ans de travail, et 19 000 dessins ont été réalisés. Finalement, il a coûté 1 millions d'euros, ce qui n'est pas excessif pour un film. Et on n'a pas gagné d'argent avec le film.

**Comment êtes-vous passé du
métier d'archéologue
à celui de réalisateur ?**

Je voulais raconter des histoires. En archéologie, on le fait aussi, mais je voulais raconter quelque chose de plus contemporain. Je voulais faire autre chose qu'un travail académique et scientifique. Le parallèle entre les deux est une sorte de « collage » de matériaux, qui assemblés, forment une histoire. J'ai commencé par faire de la photo, ça n'a pas marché et je me suis tourné vers le documentaire avec succès.

**Avez-vous tourné plusieurs fois certaines scènes ?
La famille a-t-elle accepté facilement de se laisser filmer ?**

Aucune scène de mon film n'a été retournée. L'événement tragique, le bombardement, n'est pas un film, ce serait un reportage. Ce documentaire est l'histoire d'un individu, et si ce n'était pas l'histoire d'un individu, ce ne serait pas un film. Je suis resté un mois donc la famille été familière avec la caméra. Ils m'ont adopté car je n'étais pas envoyé par une chaîne de télévision, je parlais avec eux et pour eux. J'étais accompagné d'un interprète. Au début quand je suis arrivé, il y avait des journalistes également sur place. Ces journalistes posaient des questions et filmaient les habitants ainsi que la ville. Quand ils sont partis, j'étais le seul à rester, les habitants étaient très étonnés et c'est là que le film à commencer à se mettre en place, je suis parti puis revenu plus tard avec un interprète. Lorsque les gens du village ont vu le film, ils m'ont dit que ce n'était pas un film mais que c'était leur vie.

**Quelle a été votre réaction quand vous
avez appris
que vous avez gagné la palme d'or en 2018?**

Sincèrement j'aurais été très déçu si je ne l'avais pas eu. Je n'avais pas trop apprécié les autres films présentés dans la compétition. Mais jusqu'au jour d'avant j'étais très heureux d'être juste nommé. Je me disais que ce n'était pas important de gagner. Mais au final je n'ai pas trouvé ça étonnant. La palme à Canne m'a permis de faire connaître cette histoire, être plus visible bien sûr mais aussi et surtout de porter cette histoire auprès du grand public.

**Certains d'entre nous ont trouvé le film
un peu long. Avez-vous essayé de faire
quelque chose de long ?**

J'ai pris tout mon temps pour chercher à raccourcir, apparemment je n'ai pas réussi... Dire que c'est long est une manière polie de dire que l'on s'est ennuyé. Finalement, le problème, je pense, c'est que je n'ai pas pu faire mieux. Le film aurait pu être plus long et moins ennuyant ou plus court et plus ennuyeux. Le but du film a été de réussir à garder l'attention du début à la fin donc si quelqu'un l'a trouvé long c'est parce que je n'ai pas réussi à garder son attention du début à la fin.

NOURRIR NOTRE APPROCHE DU MONDE

*« Une ouverture sur
le monde, quand
l'expérience des
autres nous enrichit »*

Si parfois on a trouvé que le réalisateur ne voulait pas être là, qu'il manquait d'entrain à répondre, on a vraiment trouvé l'interview très intéressante. On a senti que certaines questions étaient gênantes mais on n'était pas là pour dire « Ah, qu'est-ce qu'on a aimé votre film ! » Et Monsieur Savona a joué le jeu et il a souvent répondu avec sincérité. Notamment à propos de ce passage qui évoque son arrivée sur le territoire. C'est un passage important de l'interview car c'est lui qui permet le film et si Stefano n'avait pas pu entrer / rentrer, le film n'aurait pas pu exister. Bref, hors champ complet. Malheureusement, le réalisateur ne parlait pas très fort. Cette rencontre nous a apporté un point de vue différent sur la profession de réalisateur. Sur ce qu'est la réalisation d'un film dans des conditions de tension politique et meurtrières. Pour nous, ce film est une histoire voire plutôt une catastrophe mise en image car la famille vit un vrai enfer moral et physique à cause d'une simple erreur de jugement d'après une image satellite. On aurait envie de dire « Encore un film sur le malheur des autres. C'est fatiguant, routinier d'être toujours témoins de ces violences, cela devient banal. Et puis rien ne change. » Mais c'est justement cela qui est inquiétant, notre impuissance. Avoir l'image réelle et l'image de souvenir créer une atmosphère nécessaire à la réflexion. Cet homme, le réalisateur a été prêt à tout pour faire de cette catastrophe une histoire qui nous captive et nous alerte.

*Merci à Stefano
Savona de nous avoir
accordé ce temps et
merci au lycée Marcel
Dassault d'inscrire le
lycée à des projets
cinématographiques.*

